Les Archives numériques du cinéma algérien : une plateforme alternative pour la valorisation d'archives

Entretien avec Nabil Djedouani, mené par Rym Khene

Nabil Djedouani

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coma/5381>

DOI : 10.4000/coma.5381

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Nabil Djedouani, « Les Archives numériques du cinéma algérien : une plateforme alternative pour la valorisation d'archives », *Continents manuscrits* [En ligne], 14 | 2020, mis en ligne le 01 avril 2020, consulté le 12 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/coma/5381> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.5381>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Les Archives numériques du cinéma algérien : une plateforme alternative pour la valorisation d'archives

Entretien avec Nabil Djedouani, mené par Rym Khene

Nabil Djedouani

- 1 Dans cet entretien mené le 21 octobre 2019 à Paris, Nabil Djedouani, chercheur indépendant et fondateur des Archives numériques du cinéma algérien, partage son expérience et son approche autour de la valorisation du patrimoine cinématographique algérien. Si sa recherche ne relève pas directement de la photographie, il nous a semblé important pour ce numéro, de mettre en regard des pratiques d'archive alternatives. Les Archives numériques du cinéma algérien est une plateforme numérique hébergée par Youtube et par Facebook sur laquelle on retrouve des extraits de films et parfois des films dans leur intégralité, des entretiens et des reportages. L'ambition de ce projet, depuis près de dix ans maintenant, est à la fois de valoriser les archives visuelles algériennes et de réhabiliter des images et des figures peu accessibles. Nous avons interrogé Nabil Djedouani sur son parcours et sa pratique.

RYM KHENE : Pouvez-vous dire quelques mots sur votre parcours, et sur ce qui vous a amené à l'image ?

Nabil Djedouani : Je suis né en France de parents algériens. J'ai fait des études de cinéma à l'université Lyon 2. Durant ces années d'étude, je me suis intéressé au cinéma algérien sans doute parce que depuis très petit, c'est un pays qui m'a toujours intéressé et dans lequel on allait régulièrement avec mes parents. Pour explorer ce pays et son histoire, je passais aussi par sa littérature et son cinéma.

J'ai écrit un premier mémoire de Master sur le cinéma algérien et un second dans lequel j'interroge les représentations dans l'art contemporain et la littérature dans le contexte violent des années 1990. L'idée était d'analyser comment les arts étaient

entrés en crise et comment les artistes ont tenté de poursuivre leur travail et de représenter cette crise.

C'est à travers l'écriture de ces deux mémoires que j'ai constaté qu'il y avait une grande difficulté à accéder aux différentes sources, aux films et aux écrits sur le cinéma algérien, et que, en dehors de « l'âge d'or » du cinéma algérien des années 1970, il y avait très peu de choses accessibles.

C'est à partir de ce moment-là que j'ai décidé de collecter tous les documents relatifs à cette cinématographie. Collecter, ça consiste à aller à la recherche de documents, être dans une sorte de veille constante dans le but de constituer un fonds documentaire et audiovisuel.

Après mes études et après avoir passé du temps en Algérie, en 2012, je me suis dit qu'il fallait créer un espace où diffuser et rendre accessible ce que je trouvais. Idéalement, j'aurais voulu créer un site Internet, mais c'est passé, dans un premier temps, par les réseaux sociaux.

RK : Vous évoquiez une crise de la représentation dans les années 1990. Quelles étaient vos conclusions dans ce second mémoire ?

ND : Crise de la représentation dans le sens où il y a eu une telle situation en Algérie, que les artistes ont été poussés à l'exil et qu'il y a eu moins de production cinématographique. La violence que traversait le pays a créé une sidération, peut-être même une incapacité à donner à voir, à dire, ce qu'il se passait. En littérature, cette situation a donné lieu à ce qu'on a appelé la littérature de l'urgence, et je m'étais intéressé à comment les arts contemporains avaient tenté de représenter cette crise.

Il y avait une sorte d'invisibilité du conflit, à la fois médiatique et journalistique mais aussi artistique, pendant un temps, jusqu'à ce que ça resurgisse comme des actes de résistance. À travers l'exploration de cette période, je me rendais compte que d'une certaine façon, la production visuelle et la littérature ont continué d'exister, mais peut-être que ce sont les relais médiatiques qui étaient moins présents, et on a eu cette sensation d'omerta sur la situation algérienne pendant dix, quinze ans.

Il n'est pas anodin de voir, ces dernières années, de nombreux films sur ce que l'on appelle « la décennie noire » (noir du deuil, noir de l'aveuglement ?) qui resurgissent, mais vingt ans après les faits, et qui se situent dans les années 1990, avec plus ou moins de précision. Cela m'interroge beaucoup : comment représenter, vingt ans plus tard ? Pourquoi vingt ans plus tard ? Est-ce le temps de la douleur, du traumatisme ? Est-ce l'omerta volontaire sur cette période décidée par le pouvoir en place ?

En Algérie, actuellement, il se passe des choses qu'il faut documenter. Je pense que les créateurs doivent être en phase avec ce qu'il se passe, le Hirak, la rue, les mouvements populaires. Je ne dis évidemment pas qu'il faille tourner la page des années 1990. Au contraire, j'ai même le sentiment qu'un travail profond s'amorce en ce sens. Mais je crains que les longs métrages, de fiction en particulier, qui sont une nouvelle tendance du cinéma algérien viennent en fait répondre à un courant plus global. La situation algérienne des années 1990 s'est en quelque sorte étendue au reste du monde, avec un terrorisme qui n'a plus de frontière, qui peut frapper partout et à chaque instant. Et l'on voit donc nombre de films, partout, qui traitent de ces problématiques. Cela pose la question de l'idéologie finalement, le cinéma est

peut-être toujours idéologique, les arts aussi... Là où nous croyons voir une expression libre, il n'y a peut-être que le reflet d'un courant de pensée plus global, politiquement correct, obéissant à une logique de marché. Pendant vingt ans, on n'a pas voulu voir de films qui traitent de cela – à part quelques productions¹ évidemment, qui ont échappé à cette sorte de doctrine. C'est généralement ce genre d'objets qui m'intéressent, ceux qui font exception.

RK : Ne retrouverait-on pas ce désir-là dans le contexte actuel, post-22 février 2019 ? On voit en ce moment, à l'occasion des marches en Algérie, que l'histoire investit la place publique : par le biais de photographies, de pancartes, en référence à la guerre intérieure et à la révolution de novembre 1954, mais aussi par le biais d'images de films. Donc, dans la rue, on a des archives de l'histoire algérienne, avec un peuple qui demande un récit, ou plutôt qui impose son récit.

ND : Tout à fait, il y a une réappropriation du roman national, qui se fait publiquement, avec beaucoup de beauté et de grâce.

RK : Et, c'est une réappropriation qui se fait en 2019.

ND : Comme s'il y avait eu une déviation de l'histoire algérienne que les gens veulent corriger aujourd'hui. C'est l'image du fleuve détourné chère à Mimouni. Les gens sortent et disent, nos martyrs ce sont ceux-là et pas d'autres. Notre histoire, c'est celle-ci et pas celle qu'on nous a imposée. Et effectivement, peut-être qu'aujourd'hui, il est temps de régler quelques questions.

RK : Retrouve-t-on cette tendance-là dans le cinéma ?

ND : Peut-être, mais est-ce que cela veut dire qu'il faudra attendre vingt ans pour raconter ce qui est en train de se passer aujourd'hui ? Je ne pense pas, parce qu'on est passé à une accélération de l'histoire, où justement tout est en train de voler en éclats, et qu'à travers cette accélération de l'histoire, on veut effectivement régler les choses du passé, mais aussi repartir sur de nouvelles bases avec d'autres façons de faire, peut-être beaucoup plus ancrées dans le réel et dans le direct². Et, les outils de prises de vue et de son se sont démocratisés. Aujourd'hui, tout le monde peut filmer, photographier, garder une trace, ne serait-ce qu'avec un smartphone. Il y a d'ailleurs, depuis une dizaine d'années, une explosion de la photographie en Algérie qui répond, selon moi, à ce silence médiatique que nous évoquions. Il y a toute une génération qui est train de faire des choses éclatantes, et qui vient répondre finalement, encore une fois, à un vide, à un silence, à un aveuglement qui a été imposé pendant des décennies. Là, on veut tout montrer, tout prendre en photo, tout raconter. Il y a un vif désir d'images.

RK : Et un désir d'archives ? On le voit de manière très concrète pendant les marches, des archives sont exhumées et investissent la rue.

ND : Exactement. Je m'en rends compte à chaque fois que je dépose un document sur la plateforme des Archives numériques du cinéma algérien, il y a un engouement, une réponse. On se rend compte que les choses ont été très peu montrées, parfois censurées, et que l'on montre toujours les mêmes images, on réduit un patrimoine à quelques objets, toujours les mêmes, alors qu'il y a toute une partie immergée qui est extraordinaire.

RK : Y a-t-il une évolution, un intérêt grandissant dans la réaction des internautes entre les débuts d'Archives numériques du cinéma algérien et aujourd'hui ?

ND : Oui, l'intérêt est grandissant mais il passe aussi par le médiatique, comme beaucoup de choses à notre époque. À la base, c'est une démarche que j'ai toujours

voulue anonyme. Je me suis toujours caché derrière « Archives numériques du cinéma algérien », personne ne savait vraiment ce que c'était ; s'agissait-il d'une institution, d'une équipe ? Et j'ai toujours entretenu ce flou. Depuis que je suis sorti du bois, à travers un reportage qui a eu lieu en début d'année [2019], et le fait qu'il y ait une personne qui explique sa démarche, l'engouement s'est intensifié. Les comptes Facebook et Youtube, en termes de visibilité et de likes ont explosé, ce reportage a touché beaucoup de gens. Il y avait là, peut-être, une quête d'identité, d'histoire, qui résonnait avec certains. Ensuite, dans une sorte de démarche éditoriale, j'ai souvent fait attention de raccorder ce que je proposais sur la page avec ce qui se passe dans l'actualité. Je vais à la recherche des extraits de films ou de photos qui, pour moi, sont en rapport avec ce qui est en train de se passer, une façon d'éclairer le présent à travers les images du passé.

RK : Avez-vous le souvenir des premiers éléments mis en ligne ?

ND : Au début, j'étais dans un désir très scolaire de faire les choses chronologiquement. La première image animée que j'ai mise sur la chaîne Youtube, est un extrait de film des frères Lumière, *Vues d'Alger*, tourné à Alger. Je voulais peut-être marquer le début du cinéma algérien et le poser avec ce film-là qui date de 1896 et qui est tourné à Alger ; on y voit la baie d'Alger, on y voit des gens, et il y a déjà des Algériens à l'image ! C'est aussi pour poser une question : Qu'est-ce qu'un film algérien ? Un film tourné en Algérie ? Un film tourné par un Algérien ? Je n'ai toujours pas la réponse. La seconde vidéo était la visite de Che Guevara à Alger. L'idée n'était pas toujours de montrer du cinéma à proprement parler mais de l'image. De l'image et du politique afin de documenter ce territoire qu'on appelle Algérie.

Peu à peu, s'est imposée la volonté de se poser en marge, dans une sorte de contre-histoire. Il me paraissait important de valoriser des figures et du cinéma qu'on connaît peu, une parole politique qui n'a pas toujours été montrée, toujours dans un désir de documentation et de poser cette démarche en termes critiques. Et de rendre justice à des personnes qu'on a oubliées, occultées, bannies. Le véritable objectif est de créer un fonds qui soit vivant, partagé en utilisant les nouvelles technologies avec leurs vitesse et simplicité, afin de donner accès à une documentation au plus grand nombre. Je n'ai pas la prétention d'être le dépositaire de la mémoire du cinéma algérien ; il y a énormément de choses qui sont dispersées, c'est une mémoire très éclatée, et l'idée serait plutôt que chacun puisse apporter sa pierre à l'édifice. Le fonds actuel n'est pas exhaustif : quelques revues, quelques photos, quelques dossiers de presse, des affiches, quelques pellicules.

Figure 1

Détail du fonds d'archive personnel de Nabil Djedouani.

© Nabil Djedouani

Figure 2

Détail du fonds d'archive personnel de Nabil Djedouani.

© Nabil Djedouani

RK : Vous faites une distinction entre un fonds physique et un fonds numérique qui est finalement constitué d'extraits de films ? Comment travaillez-vous à ce niveau-là ?

ND : Je vole [rires]. Je travaille avec une chaîne Youtube, mais c'est de plus en plus compliqué puisqu'aujourd'hui, avec les algorithmes, je me retrouve coincé pour des questions de droits. Quand la page est née c'était très facile de partager des choses sans se soucier de leur appartenance. Mais maintenant, c'est de plus en plus compliqué, il suffit de quelques secondes pour que le contenu disparaisse.

Mais, pour répondre à la question, en fait, c'est une forme de piratage assumé. Je numérise du contenu et je le mets en ligne. Parfois à partir de DVD ou de VHS, et parfois à partir de plateformes numériques en France, en Belgique, en Suisse, en Norvège... Des films qui ont un lien avec l'Algérie, ou qui ont été tournés en Algérie à une certaine époque. Je fais en sorte de toujours citer mes sources et de créditer les auteurs.

Dernièrement, j'ai pris connaissance de films burlesques tournés par un Américain, James Blue, à l'Indépendance. J'ai écrit aux producteurs, en leur expliquant ma démarche, et ils ont numérisé les films et me les ont envoyés gracieusement. Ce qui est intéressant est que ces films, quasiment inédits, vont avoir une nouvelle vie car nous allons en faire : un ciné-concert, *CineMusica*, avec les musiciens Mouss et Hakim du groupe *Zebda*.

RK : Parce que vous avez désormais une légitimité.

ND : Apparemment. Je pense que la durée de cette expérience et le fait d'essayer de toujours donner à voir des choses inédites et rares, ont effectivement créé une certaine légitimité. Nombre d'universitaires aussi me contactent, me remercient pour les œuvres partagées. La semaine dernière, j'apprenais qu'on parlait des Archives numériques du cinéma algérien lors d'un colloque à New Delhi.

J'ai l'impression qu'il y a, en ce moment, beaucoup de recherches sur le cinéma algérien. Je suis contacté par des Allemands, des Italiens, des Américains, des Français, des Algériens, qui trouvent à travers ces pages des objets qu'ils n'avaient pas vus, ou qu'ils n'avaient pas réussi à trouver. Si cela permet d'avoir une meilleure connaissance de cette cinématographie j'en suis très heureux.

RK : La recherche débute-t-elle avec un objet, une photographie, un livre, ou un extrait de film ?

ND : Oui, je pars toujours d'un document. Parfois un mot suffit, un titre, pour m'entraîner dans des enquêtes, des objets qu'il faut aller chercher, des parcours à reconstituer. Comme je le disais, ce qui m'intéresse, ce sont les figures oubliées. Je suis habité par le désir de réhabilitation, un désir de mettre en avant des figures qui me paraissent essentielles, qui ont eu une écriture, une esthétique différente de ce qu'on a l'habitude de voir. Je cherche tout le temps et ça me passionne encore. Cela fait presque dix ans maintenant que je travaille sur ces archives, inlassablement. Et, ce qui est merveilleux, c'est de continuer à apprendre, à découvrir des choses totalement inattendues.

RK : Êtes-vous spécialisé dans une tranche historique en particulier ?

ND : Pas vraiment, je dirais plus des figures. C'est comme s'il y avait deux histoires du cinéma algérien : l'histoire écrite par Rachid Boudjedra et l'histoire écrite par Younes Dadci (*Première histoire du cinéma algérien 1895-1979*, Paris, Éditions Dadci, 1980). Eh bien, moi, je situerais ma démarche plutôt du côté de Younes Dadci, qui était un

critique algérien vivant à Paris, et qui est pour moi le premier historien du cinéma algérien, un personnage dans la marge, qui publiait à compte d'auteur. Je me sens de cette école-là, plus iconoclaste. Je suis plus Mohamed Zinet que Lakhdar Hamina, plus Ali Djenadi que Tahar Hanache. Je suis plus sensible à une certaine trajectoire que je trouve plus belle, plus aventureuse, plus riche, plus foisonnante, et plus en accord avec l'idée de l'Algérie que je me fais.

RK : Y voyez-vous donc deux tendances esthétiques ?

ND : Bien sûr, c'était l'objet de mon premier mémoire, où je parlais de standardisation et de quête d'authenticité. Prenons l'exemple de René Vautier. C'est une figure importante de l'histoire du cinéma algérien, mais j'estime, qu'avec d'autres, il a participé à une certaine « dénaturation » du cinéma algérien en se passant notamment de la fantaisie et de l'humour, qui font partie de l'identité, de l'âme algérienne et qui sont tout aussi politiques. C'est un cinéma qui est devenu idéologique. C'est un cinéma qui est devenu idéologique très vite, trop vite, et trop intensément de mon point de vue. C'est un cinéma qui a toujours été politique, on le présente comme cela, comme étant né au maquis etc. Mais, le maquis n'empêche pas la fantaisie, n'empêche pas l'humour... La grande majorité des cinéastes algériens, ce sont des gens qui ont été formés à l'étranger, qui ont adopté le modèle hollywoodien ou le modèle russe très rapidement, et qui les ont transposés à l'Algérie. Était-ce l'Algérie et les Algériens que l'on montrait ? Il y a eu de nombreux écrits sur la représentation du cinéma algérien, la façon de montrer les gens, la guerre d'indépendance, le côté binaire, manichéen, alors qu'il y avait des cinéastes beaucoup plus subtils qui souhaitaient prendre des chemins de traverse. Mohamed Zinet, par exemple, avait écrit une œuvre qui s'appelait *Tibelkachoutine*, dont j'ai réussi à retrouver le scénario (qui fait partie des objets précieux que j'ai miraculeusement retrouvés). Pendant la guerre d'indépendance, c'était une pièce de théâtre qu'il a ensuite transformée en film, une œuvre fantaisiste sur la guerre d'Algérie qu'il n'avait jamais pu produire parce qu'il était censuré par les mêmes personnes qui étaient les tenants du courant officiel, qui disaient que la guerre d'Algérie c'était le maquisard, la figure héroïque, sans nuance. Le cinéma algérien est, encore aujourd'hui, idéologique et étatique. Il perdure une vision très « soviétique » de l'art en Algérie, c'est très ancré.

Figure 3

À gauche : scénario de *Tibelkachoutine*, Mohamed Zinet. À droite : scénario d'*Alger Insolite*, Mohamed Zinet.

© Nabil Djedouani

RK : Avez-vous le souvenir des premières images qui vous ont marqué, et qui pourraient d'une manière, même détournée parfois, constituer votre regard ?

ND : C'est plus l'absence d'image qui est à la base de ce que j'ai entrepris. Une figure qui est absente des photos de famille, un disparu : mon grand-père, qui est mort pendant la guerre d'Algérie. Je crois que tout part de là. Mon désir de cinéma vient de là : raconter l'histoire de mon grand-père qui est mort pendant la guerre, et dont je n'ai pas d'images. Les photos ont été brûlées, ou du moins, c'est ce qu'on m'a raconté.

L'absence de cette image-là a été déterminante pour moi. On me racontait le passé mythifié de cet homme quand j'allais en Algérie, et je sentais qu'il y avait quelque chose de trouble, d'où certainement un désir d'enquête et de recherche. Je pense que tout part de là. Il y a une absence, un fantôme, dans mon histoire. En réalité, c'est le cas de tous les Algériens. C'est peut-être pour cela que les Archives numériques du cinéma algérien ont un impact considérable, elles viennent d'une certaine façon, reconstituer une part manquante qui nous est commune.

Je n'ai sans doute que cette quête à mener. Elle passe par cette recherche des archives du cinéma algérien qui aujourd'hui tend à dépasser le cinéma puisqu'elle s'étend à la musique, la bande dessinée, à tout ce que l'on peut appeler la pop-culture³.

RK : Vous collectionnez également des archives musicales *via* la plateforme Raï and Folk. Est-ce la même démarche ?

ND : Oui, c'est un peu la même démarche, mais c'est plus au coup de cœur. Avec Raï and Folk, je voudrais dire que la musique algérienne, ce n'est pas que ce qu'on croit. Encore une fois, montrer qu'il y a d'autres figures que Cheb Khaled, ou la musique Arabo-Andalouse, qu'il y a eu des tentatives très intéressantes, à tel ou tel moment...

Et là, je dirais que je me focalise essentiellement sur les années 1980 qui furent des années d'expérimentation et de créativité.

RK : La suite ?

ND : Continuer ce travail ! Enrichir le fonds et le diffuser.

NOTES

1. Par exemple, *Le Démon au féminin* de Hafsa Zinaï-Koudil (1993) ; *L'Honneur de la tribu* de Mohamed Zemmouri (1993) ; *Bab El Oued City* de Merzak Allouache (1994).
 2. Voir l'exemple de la cinéaste Drifa Mezenner qui filme depuis le 22 février 2019 chacune des manifestations, les monte et, dans la foulée, les rend disponibles en ligne : <https://www.youtube.com/user/dreefa111>.
 3. Raï and Folk, qui rassemble des archives de la musique algérienne : <https://soundcloud.com/raiaandfolk>.
-

INDEX

Mots-clés : archives numériques, archives visuelles, cinéma, Algérie

Index géographique : Algérie

Keywords : digital archive, visual archive, cinema

AUTEUR

NABIL DJEDOUANI

NABIL DJEDOUANI est le fondateur des Archives numériques du cinéma algérien, plateforme numérique hébergée par Youtube et par Facebook sur laquelle on retrouve des extraits de films et parfois des films dans leur intégralité, des entretiens et des reportages. L'ambition de ce projet, depuis près de dix ans maintenant, est à la fois de valoriser les archives visuelles algériennes et de réhabiliter des images et des figures peu accessibles. Nabil Djedouani est aussi cinéaste.